“ par la bouche de leur chef principal, ont demandé au major général de représenter à Votre Excellence leur mécontentement de la nomination du capitaine Norton comme devant être leur chef. Elles disent qu’elles ne le reconnaîtront pas comme tel, ne lui témoigneront ni respect ni obéissance, ne s’adresseront pas à lui dans leurs besoins; qu’elles ne le connaissent pas autrement que comme perturbateur de la paix et de l’harmonie qui devraient exister chez elles; elles ont un chef que le roi a nommé et elles n’en veulent pas d’autre (le colonel Claus); la représentation faite au colonel Drummond était le fait de quelques individus non autorisés à cet effet et elle n’exprime pas l’opinion des Nations. Le major général leur a demandé si c’était là l’opinion générale. Les chefs de trois nations, savoir, Mohawks, Agniers et Tuscaroras ont dit que c’était leur opinion formelle; les autres, savoir, Goyogouins, Onontagnés et Sénécas ont refusé de répondre.”

On a jugé nécessaire de citer en entier la déclaration ci-dessus, afin que l’extrait des délibérations d’un conseil tenu à la Grande-Rivière au commencement du mois de juin suivant puisse être compris. Le compte rendu de ce conseil a été envoyé par Norton dans une lettre datée de Barton, le 13 juin; le dernier paragraphe du discours (série C, vol. 257, p. 293) adressé à Norton au nom du conseil est dans les termes suivants:

“ Frère,

“ Nous terminons en vous assurant que nous fermerons l’oreille aux caquets des oiseaux de mauvais augure, et nous vous prions de faire de même, afin qu’à l’avenir rien ne puisse troubler notre union amicale.”

Le colonel Claus alléguait cependant que la popularité de Norton provenait de sa prodigalité, et d’après le colonel Caldwell, faisant fonctions de surintendant général adjoint, il prodiguait les cadeaux aux autres tribus pour les engager à passer sous sa direction. Le colonel Caldwell ajoute; “ Son désir semble être de gagner les Indiens de l’ouest coûte que coûte, et à faire payer au gouvernement le prix le plus élevé que son ambition personnelle pourra exiger.”

Neywash, l’un des chefs des Indiens de l’ouest, confirme cette opinion et dit: “ Quant au fait que La Bécasse (le capitaine Norton) a pu rallier autour de lui quelques-uns de nos jeunes gens, tout ce que j’en dis c’est qu’il parle haut, qu’il a du lait capiteux et de fortes mamelles qui allaitent copieusement. Vous savez, Père, que vos enfants aiment le lait; il leur en donne lorsqu’ils vont le trouver, et il leur promet des provisions autant qu’ils en voudront et des marchandises à discrétion. Si vous faites de même, Père, ils n’iront pas à lui, mais nous ne pouvons tenir nos jeunes gens entre nos mains. Maintenant, Père, je vous ai dit pourquoi ils vont à lui.”

Les différends entre Claus et Norton ont continué sans répit, au grand détriment du service, comme en fait foi le rapport de sir Gordon Drummond, Norton donnant des ordres à Claus en un langage impérieux (*voir* série C, vol. 257, pp. 373, etc.). Au printemps de 1815 la situation ne s’était pas améliorée et sir Gordon Drummond recommanda que l’on permit à Norton de se retirer avec une pension durant bon plaisir. Le but de ceci, disait sir Gordon, était d’utiliser l’influence de Norton auprès des Sauvages, faute de quoi il aurait pu l’exercer d’une façon pernicieuse. Une lettre adressée au lieutenant-colonel Foster, le secrétaire de sir Gordon Drummond, environ quinze jours après (24 mars 1815), démontre que Norton se considé-